

Romain Rolland par Fred Stein

Un soir de 1936 dans les coulisses de l'Alhambra

Anne Egger

L'exposition « Portraits de l'exil » qui s'est déroulée en 2013 au Musée Montparnasse nous a fait découvrir une photo oubliée de Romain Rolland, prise en 1936 par Fred Stein. La Commissaire de l'exposition Anne Egger et Peter Stein, le fils du photographe, nous ont amicalement autorisés à utiliser cette photo. C'est celle que nous avons reproduite sur la carte de vœux 2015 de l'Association.

Mais, ce soir d'août 1936, dans les coulisses de l'Alhambra, où Rolland venait d'assister à la représentation de son 14 Juillet, Fred Stein avait pris trois clichés de l'écrivain. C'est une autre de ces trois photos que nous avons le plaisir de présenter en couverture de ces Cahiers de Brèves.

Des extraits de la biographie de Fred Stein par Anne Egger permettent de mieux connaître le photographe. Ils sont suivis d'un article paru en 1944 dans Minicam Photography, où Stein raconte comment il a opéré pour saisir ces clichés de Romain Rolland.

Que Anne Egger, Peter Stein et Antoinette Blum qui a traduit cet article, soient ici remerciés.

Témoin d'une époque mouvementée, sinon tragique, lui-même contraint à l'exil, Fred Stein né à Dresde en 1909 est l'auteur d'au moins 1 200 portraits des plus grands esprits de son époque. Les premiers représentent des personnalités chassées par les Nazis, mais pour la plupart rescapées.

Plus que de simples portraits, ces photographies résultent de rencontres et de hasards. Chacune a son histoire. Fred Stein porte un réel intérêt à ses modèles, aussi curieux d'engager de longues discussions avec eux que de les saisir, avec son appareil, à la seconde où ils se détendent et, oubliant l'objectif, se révèlent. Au-delà du visage, il lui faut saisir une vibration intime, une sensibilité. Lui-même se disait « portraitiste de caractères ».

De la même manière, Stein part à la rencontre des passants anonymes pendant ses pérégrinations urbaines. Pionnier dans la « photographie de rue », dont il sut restituer les ambiances, en France dans les années 1930, puis à New York à partir de 1941, il affectionne les quartiers populaires et leurs habitants. Dès qu'il croise un individu, il tente d'imaginer son histoire ou d'engager la conversation. Cette approche fait de lui un photographe humaniste.

Il fait de brillantes études de droit à l'université de Leipzig, mais l'arrivée au pouvoir d'Hitler, en janvier 1933, va anéantir tous ses espoirs. Le 30 juin, il est déchu de la magistrature.

Avec son épouse et un Leica en poche, il s'installe à Paris en 1933 et entre en contact avec des photographes tels Robert Capa et Gerda Taro.

Dès 1935, Fred Stein adhère à plusieurs associations de journalistes afin de participer aux grands rassemblements des partis de gauche. Le Congrès international des écrivains est un vivier de stars : Pasternak, Barbusse, Brecht, Bloch, Heinrich Mann...

En 1936, lors des festivités du 14 Juillet, Stein peut approcher Blum – son cliché paraît dans *Life*, mais aussi Rivet, Piscator, Mehring... Malgré l'euphorie de la victoire, le photographe reste engagé : il devient trésorier du journal antinazi *Pariser Tageszeitung*, dans lequel il écrit des articles, sous le pseudonyme de Fritz Berger. Quand commence la guerre d'Espagne, beaucoup de ses amis s'engagent aux côtés des républicains : Capa, Taro et Chim sont envoyés comme reporters sur le front.

En 1937, il est heureux d'approcher Koestler tout juste libéré des geôles franquistes. Pendant l'exposition universelle, il est sollicité par la presse pour photographier le pavillon espagnol et le *Guernica* de Picasso. Il réalise aussi une série de clichés dans un orphelinat qui accueille les enfants victimes de la guerre d'Espagne. Une nouvelle exposition collective, galerie de la Pléiade, présente ses portraits d'écrivains. Quelques mois plus tard, un nouvel accrochage, galerie Magné, lui permet de rencontrer Brassai, Savitry, Tabard...

En septembre 1939, Fred Stein rejoint comme ses compatriotes le stade de Colombes – centre de rassemblement des « étrangers ressortissants des puissances ennemies ». Transféré de villes en villes il fait partie d'une unité de prestataires militaires étrangers, commandée par des officiers français. Après l'invasion de la Hollande par les armées allemandes, il est remis au corps expéditionnaire britannique de Saint-Nazaire.

L'article 19, prévoyant de « livrer sur demande » tous les étrangers, est dramatique. Stein se réfugie à Toulouse où son épouse et leur fille parviennent à le rejoindre une valise de négatifs et de photos triés sur le volet.

Lucides sur les dangers qui les menacent, lui et sa famille, Fred Stein, réussit à quitter l'Europe grâce à un comité d'aide opérant depuis Marseille – dirigé par Varian Fry – et en juin 1940, ils abordent New York sains et saufs.

Fred reprend la photographie, renoue avec des amis (Kertész, Bergman, Halsman...) et contacte les journaux et les revues (*Time*, *The New York Times*, *Newsweek*), les agences et les éditeurs. Mais, avant tout, il explore la ville et tous ses quartiers, de la 5e Avenue à Harlem, un nouveau Leica en poche.

En décembre 1944, Fred exécute sa première grande commande : un calendrier édité par l'association War Relief for France pour soutenir la Résistance française, puis un livre sur Paris. Cet ouvrage illustré est remarqué, de même que *Fifth Avenue* paru en 1947.

Après la guerre, il développe son œuvre de portraitiste. Presque tous les grands esprits de son époque sont réunis sur le territoire américain, concentrés en particulier à New York, Los Angeles, Chicago ou Princeton. Il n'hésite pas à contacter, selon ses envies, Einstein, Mann, Chagall, Buber, Arendt, Schoenberg, Huxley, Calder, Dietrich, Nabokov...

L'après-guerre lui ouvre des horizons nouveaux, celui des voyages. Il séjourne en Israël en 1957, visite la France et l'Italie en 1958, revient pour la première fois en Allemagne en 1961 – Dresde, la ville de son enfance a disparu sous les bombardements – et fait un petit détour par la Suisse et le Tessin pour rencontrer Herman Hesse.

Fred Stein meurt brusquement le 27 septembre 1967, à 58 ans. Une disparition précoce qui ne lui permit pas de bénéficier de la reconnaissance éblouissante que connaîtront ses amis Kertész, Cartier-Bresson, Brassai, Chim dans les années 1970 à New York.

Anne Egger est docteur en Histoire de l'Art, écrivain, essayiste, iconographe et commissaire d'exposition dans plusieurs domaines de prédilection, dont le surréalisme.

Antoinette Blum est professeur de littérature émérite de la City University of New York.

Peter Stein est un cinéaste américain. Il enseigne à la Tisch School of the Arts de l'Université de New York.

Voir le site consacré à Fred Stein : fredstein.com

Minicam photography. July 1944 *Celebrities* by Fred Stein

Un jour en 1936, j'ai lu dans un article de journal que Romain Rolland était à Paris – mais incognito, et que la veille, il avait assisté à la représentation d'une de ses pièces où il avait été fortement acclamé. Je fis tout mon possible pour connaître son adresse, mais sans succès. Le soir, avant de rentrer chez moi, j'ai eu une idée : contacter le metteur en scène de la pièce. Après m'avoir raconté toutes sortes d'histoires, il a finalement admis : Romain Rolland avait promis de monter à nouveau sur scène le soir avant de quitter Paris tôt le lendemain matin. J'ai vu une occasion : j'étais avant tout heureux de pouvoir profiter des projecteurs de scène n'ayant pour tout matériel que mon Leica avec une lentille Summar F : 2, un trépied, un déclencheur et un morceau d'environ 7 poses d'un film Panatomic encore dans l'appareil photo. Comme le metteur en scène ne savait vraiment pas quand Rolland viendrait et comme, avant tout, il ne fallait pas que je le rate, il n'y avait pas d'autre solution que d'attendre patiemment. J'avais peur qu'un petit morceau du film ne soit pas suffisant mais, à cette heure, tous les magasins étaient fermés. Le temps passait. La fin de la pièce. Le théâtre se vidait. J'attrape le metteur en scène : désolé, Rolland était parmi les spectateurs mais maintenant il est dans le foyer, pendant quelques instants, avec l'acteur qui tient le rôle principal. Je me précipite là - je suis désespéré. Non seulement il n'y a pas de projecteurs mais il est assis à l'endroit sans doute le plus sombre de tout le bâtiment. Avec toute autre personne, je me serais rapproché d'elle, lui demandant poliment de m'aider à prendre la photo dans un lieu plus approprié. Mais c'était la première et l'unique fois que je n'osais formuler une telle demande. Autour de cet homme je ressentais une atmosphère raffinée de je ne sais quoi qui s'apparentait à de la sainteté. Tout le monde murmure. La seule chose que je peux faire c'est rapprocher l'appareil photo aussi près que possible. Je tente de faire le point mais il n'y a pas assez de lumière pour utiliser un télémètre. Je dois deviner la distance, la régler sur un mètre, attendre le moment propice où Rolland écoute au lieu de parler, mettre un temps de pose d'une seconde avec une lentille complètement ouverte. Chaque fois qu'il bouge la tête avant l'écoulement de ma seconde je me crois devenir fou. Je ne fais que miser sur la durée pendant laquelle je peux m'attendre à ce qu'il ne bouge pas. Parfois je réussis. Essayons à nouveau. Je regrette, je regrette infiniment, me dit mon Leica. Impossible de faire avancer le film. J'avais oublié que je n'avais qu'un bout de film qui me restait dans l'appareil. (Je n'avais pas prévu de prendre de photos de lui ce jour-là). Désolé, je rentre chez moi. Je développe le film sous-exposé, convaincu que je ne trouverais qu'une confirmation de ma malchance. Mais là se trouve la photographie qui à maintes reprises sera publiée dans les journaux et les magazines, celle qui - sous la forme d'un agrandissement géant - sert d'étendard dans les manifestations des ouvriers français. Une photographie, en grande partie le fruit d'une atmosphère qui inspire, d'une patiente volonté, de la chance – et ce malgré une très mauvaise technique.